

Jusque vers 1850, Perrin n'avait été qu'un « imprimeur », un technicien remarquable dont les mains façonnaient de délicieuses choses ; mais il n'avait encore songé qu'à ceci : imprimer de beaux livres, faire que cet art charmant de la typographie ne fût pas seulement œuvre aimable des doigts, placement soigneux de petits prismes de métal sur un composteur, gracieux arrangements de petits espaces en des pages bien agencées. Cela, c'est ce que fait l'imprimeur habile ; l'imprimeur artiste, lui, a d'autres soucis : il voudrait que les livres sur quoi il besogne tant qu'il peut fussent autre chose encore ; il voudrait que le caractère avec lequel un livre est imprimé fût en parfaite harmonie avec le sujet qu'il traite ; qu'une oraison funèbre ne fût pas composée avec une lettre frivole, ni une poésie légère avec un lourd didot. Ce qu'Edouard Pelletan, quarante ans plus tard, sentit avec tant de force et réalisa avec tant de bonheur, Perrin l'avait senti lui-même avec la plus parfaite netteté.

Un peu avant 1850, en effet, l'occasion vint pour lui de donner toute la mesure de sa parfaite compréhension de la typographie. En 1846, Alphonse de Boissieu achevait la rédaction de son livre *Inscriptions antiques de Lyon*. Or, déjà, on ne jurait guère que par Perrin, à cette époque-là, dans le cénacle des bibliophiles lyonnais ; il ne pouvait venir à la pensée de Boissieu qu'un autre que lui pût imprimer son livre. Perrin, lui, pensa que tout ce que ses casses renfermaient de capitales dites romaines ne pouvait convenir au livre d'Alphonse de Boissieu. Très simplement, d'un geste digne de l'antique, Perrin prit son crayon, il alla au Palais des Arts, et là, vingt fois parcourant le vieux cloître des Nonnains de Saint-Pierre, scrutant les pierres tombales, les sarcophages, les plaques dédicatoires, s'inspirant à cette pure source des formes antiques, il dessina des lettres. Et c'est de ce labeur de quelques mois que sortirent ces belles capitales augustales qui firent l'admiration des lettrés de cette époque.

M. Marius Vachon (*Les Arts et les Industries du Papier en France*, Paris, p. 45) raconte à sa façon la tentative de Perrin. « Vers 1846, dit-il, un imprimeur lyonnais, Perrin, faisait graver pour les *Inscriptions antiques de Lyon*, de C. de Boissier (Alph. de Boissieu), des capitales augustales. Le didot ne